8ème Année. MONTREAL, Samedi 1er Aout 1885 No. 44

T. BEAUGRAND
Editeur-Propriétaire.

Abonnements :
Un an..... $0.50

Le No. UN Cent

Bureaux :
35 St. Gabriel.

LADEBAUCHE
Rédacteur-en-chef.

LE PREMIER ET SEUL VÉRITABLE
VIN DE QUININE DE CAMPBELL
ET TOUTES LES FIÈVRES DES MARAIS
LE GRAND TONIC RENFORCISSANT DU JOUR

FEUILLETON du CANARD

LE SIRE DE LUSTUPIN

Par ERNEST CAPENDU

(*Suite.*)

Catherine était jalouse, et c'était la première fois qu'elle subissait les angoisses de la jalousie.

Elle était là pantelante, éplorée, le visage baigné de larmes...

Elle avait les yeux fixés sur cette porte secrète, dont elle ignorait même l'existence...

Tout à coup, il lui sembla voir s'entr'ouvrir lentement sans bruit la porte poussée par une main invisible...

Elle demeura anxieuse, les yeux grandement dilatés...

La porte était ouverte... Un jeune homme apparut sur le seuil. Ce jeune homme était très pâle et paraissait se cramponner au chambranle pour ne pas tomber...

Un autre homme s'avança, le soutint, le poussa doucement en avant. Cet homme était vêtu d'un costume entièrement noir... Il attira à lui la porte et la referma.

Catherine se dressa et elle posa sa main sur sa bouche pour étouffer un cri.

Le jeune homme faisant un effort venait de s'élancer et de tomber à ses pieds.

—Catherine ! — murmura-t-il.

—Monsieur de Maillé ! — répondit la jeune fille d'une voix brisée.

Leurs mains se rencontrèrent et s'étreignirent avec une tendresse infinie.

XXXI

AYMERIC

Les deux jeunes gens demeurèrent ainsi immobiles et silencieux, les mains dans les mains, dominés par une émotion qui arrêtait la parole sur leurs lèvres.

—Catherine ! — reprit de Maillé d'une voix douce et tremblante. — Catherine !... oh ! vous m'aimez, n'est-ce pas ?

Et comme la jeune fille, la poitrine oppressé, ne pouvait répondre.

— Je vous aime ! — dit il avec un accent qui partait du cœur.

—Oh ! — fit Catherine.

Elle se renversa en arrière : elle éclatait en sanglots.

—Catherine ! — s'écria de Maillé auquel la douleur de la jeune fille rendait des forces. — Catherine ! — Oh ! vous ne me repousserez plus ! Vous serez ma femme ! Ce nom sans tache, que m'ont légué mes pères, vous le porterez, n'est ce pas ? Répondez !...

Catherine se pencha en avant et regardant fixement le jeune homme :

—Cette blessure que vous avez reçue ! — dit-elle, — oh ! comme vous étiez pâle !... J'ai bien prié pour vous !

—Cette blessure , — dit Aymeric avec passion. — Je la bénis puisqu'elle m'a rapproché de vous, puisqu'elle a été cause que votre pensée est venue à moi.

—Monsieur ! ne parlez pas ainsi !

—Pourquoi ?

—Parce que je ne puis vous entendre !

—Catherine !

—Taisez-vous !

Non ! non ! vous m'écouterez !

—Monsieur de Maillé !

Catherine ! je vous en conjure !

— Si on entrait...

— Personne ne viendra !

— Mais...

—Je vous aime !

Catherine était en proie à un redoublement d'émotion.

— Taisez-vous ! — dit-elle, d'une voix étouffée.

Aymeric se pencha vers elle.

—Je vous aime ! — répéta-t-il.

Catherine cacha sa tête dans ses mains.

— Je ne puis vous entendre ! — murmura-t-elle.

— Vous ne pouvez m'entendre, Catherine, quand je dis que je vous aime et que je veux être votre époux ?

—Hélas ! cela ne saurait être !

—Pourquoi ?

—Je suis fiancé à un autre.

— Au baron de Ceranon.

—Oui !

—Mais vous n'aimez pas cet homme !

Catherine fit un signe affirmatif :

—C'est vrai, — dit elle avec une grande expression de franchise. — Je ne l'aime pas !

—Alors, pourquoi l'épouser.

—Il le faut.

—Catherine !

—Il le faut !

—Mon Dieu ! Pourquoi vous sacrifier.

—Ce sont des raisons de famille auxquelles je dois me sacrifier, monsieur.

—Mais lesquelles ?

—Je ne puis vous le dire. Ne parlons pas de cela je souffre trop.

— Catherine ! oh ! vous m'aimez !

—Monsieur de Maillé !...

—Oui, vous m'aimez ! Je l'ai deviné déjà à l'expression de vos regards.

« Je l'ai deviné alors que vous m'avez vu dans votre maison étendu sans mouvements. Alors que votre présence seule m'a rendu la vie qui fuyait, et que ma pensée tout entière s'est échappée de mes lèvres quand je vous ai contemplée, là, près de moi, comme un bon ange !...

—Monsieur !

—Oui ! vous m'aimez, Catherine ! Ne le niez pas !

" Vous m'aimez et vous haïssez cet homme qui veut vous contraindre à devenir sa femme !

" Et la preuve que vous le haïssez c'est qu'il y a quelque instants, vous vous êtes évanouie à votre présentation à la reine qui allait décider à tous jamais de votre sort.

—Oui ! je me suis évanouie ! — dit Catherine, — mais si vous saviez pourquoi !...

Elle étreignit sa tête dans ses mains crispées et son corps frissonna.

De Maillé la regardait avec une vive inquiétude.

—Pourquoi ? — demanda-t-il.

Catherine tressaillit encore.

—Pourquoi ? — répéta-t il.

Elle garda le silence.

—Pourquoi ? — s'écria-t-il une troisième fois en lui saisissant les mains.

— Oh ! — dit Catherine. — C'était affreux ! au moment même où on m'appelait pour m'approcher de la reine, j'entendis une voix murmurer à mes oreilles.

" *Il se meurt* ! "

Et je pensais à vous, alors !

—Mon Dieu ! — dit de Maillé en se courbant sur les petites mains qu'il couvrait de baisers.

Catherine fit un léger effort pour se dégager, mais elle ne put.

Cette parole sinistre répondait à ma pensée, car je vous voyais pâle, ensanglanté, comme le jour où on vous apporta chez mon père. Ce qui se passa en moi je ne puis le dire. Mon sang se glaça dans mes veines et je tombai.

—Catherine !

Et Maillé, éperdu d'amour, demeurait à genoux devant la jeune fille.

—Je crus que je mourrais, — dit doucement Catherine.

—Vous ! mourir parce que vous pensiez que j'étais mort !

—Monsieur de Maillé !

—Oh ! mais c'est la vie que vous me rendez ! Parlez... Catherine ! Parlez encore ! — mais d'abord ces mots : *Il se meurt*, vous les aviez bien entendus ?

—Oui.

—Ce n'était pas une illusion.

—Non !

—Vous en êtes sûre ?

Parfaitement sûre. Je crois encore les entendre :

Et Catherine frissonna.

Maillé reprit :

—Qui vous avait dit ces mots ?

RIEL.—Mon bon général, je vous ai fait gagner bien des *coppes*, est-ce qu'il n'y a pas quelque chose pour moi ?

MIDDLETON (*lui tendant une corde*).—Tiens, mon ami, voilà tout ce que je peux faire pour toi aujourd'hui.